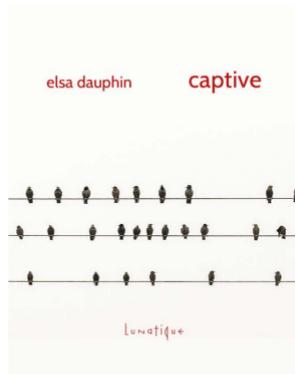


ELSA DAUPHIN

Captive



2022 © *Éditions Lunatique*
10, RUE D'EMBAS 35500 VITRÉ
ISBN 979-10-97356-00-2

LUNATIQUE

La petite maison, isolée en pleine campagne, m'enclot d'un silence calme et inoffensif dont les brisures ne sont que bois qui craque brièvement, feulement du vent dans les houppiers des arbres et trilles vaporeux des oiseaux.

Je ne me résous pas encore à sortir. Trop d'inconnus, d'incertitudes. Les contours du monde se sont estompés et la connaissance que j'en ai désormais est lacunaire. Il me faut le réapprendre, le réinvestir, si tant est que je puisse y trouver ma place ; une place, aussi minuscule soit-elle, comme la dernière pièce d'un puzzle qui viendrait s'imbriquer idéalement dans un petit espace vide et tarabiscoté, à peine visible dans le grand paysage humain. Pour le moment, je ne pénètre la société des hommes que poussée par la nécessité, pour me rendre à l'épicerie du village où je fais provision de denrées alimentaires. De brèves sorties où je côtoie les gens de façon superficielle.

Je me tiens figée sur la pierre de seuil.

Loin de tout.

Si bien d'être si loin de tout.

De tous,

profitant pleinement de cette solitude volontaire, où je me ressource, faisant boussole du chant des oiseaux, dès l'aube, à ce point de rupture entre le jour et la nuit, quand rien n'est tout à fait fini ni commencé.

Où tout peut encore advenir.

pp. 9-10

Le deuxième gendarme a ouvert un dossier, en a tourné les pages lentement, plongé dans une réflexion interrogative.

« C'est vrai qu'il ne vous payait pas beaucoup. »

J'ai pu apercevoir, parmi les feuilles qu'il manipulait, des copies de fiches de paie. Sa voix, quand il a parlé, était calme, dénuée de l'agressivité qui avait marqué l'entretien avec le premier gendarme. La tactique était connue, et sa puérité aurait pu prêter à sourire — le gentil et le méchant —, mais le contraste entre l'un et l'autre était effectivement rassurant.

« C'est vous qui faites la fermeture ? »

Je retrouvai la parole, mise en confiance par l'apparente bienveillance de ce fonctionnaire et animée par une velléité soudaine d'éclairer les zones d'ombre qui pouvaient subsister quant au déroulement de cette soirée.

Oui, souvent je me retrouvais seule et c'était indéniablement le moment que je préférais d'entre tous. Cette brusque accalmie. Je passais un rapide coup d'éponge sur les tables, y plaçais les chaises et goûtais à ce merveilleux silence, si ce n'était le bruit des frottements de la serpillière que je passais sur le sol. Dans les gestes lents et amples de mes bras, la

tension harassante se métamorphosait en une fatigue calme. Avant de partir, je portais la poubelle dans le container situé dans la petite ruelle derrière le restaurant.

« Ce soir-là aussi vous avez fait la fermeture ? »

Non, pas ce soir-là. Il arrivait que Thierry restât après mon départ, mais jamais seul. Ce soir-là, il était avec Michel, le vigile, et sa femme, Émilie. Tous les trois buvaient des bières et discutaient. Je les avais laissés après avoir terminé le ménage.

Le gendarme a relevé la tête de son dossier dont il avait continué à tourner les pages distraitement pendant que je m'expliquais.

« Ce n'est pas ce qu'ils disent. Ce que Michel et sa femme disent, c'est que vous étiez toujours là quand ils sont partis. »

Les mots bloqués dans ma gorge serrée. Ma sidération.

« Ils disent qu'ils sont partis avant vous, madame Détrier ! »

Devant son insistance vigoureuse, j'émis un grincement vocal : un maigre « non ». Cette affirmation me prenait au dépourvu et me laissait si interloquée que, dans un premier temps, je ne parvins pas à rassembler mes souvenirs et mes pensées, et à les formuler clairement. Puis, l'affolement ouvrit une digue, et je déversai un flot de paroles.

On sait d'où je viens et on m'enclot dans une image qui n'est pas la mienne. De méfiance on se tient à distance de moi. Avec le beau temps, j'ai pris l'habitude de venir un peu plus souvent faire un tour au marché où je m'essaie aux paroles convenues qu'implique la plus élémentaire des courtoisies. Bonjour, merci, au revoir, bonne journée. On me répond du bout des lèvres ou on fait mine de ne pas m'avoir entendu, s'adressant à un autre client en même temps qu'on me rend la monnaie. Pour le peu de temps que je passe au village, cet évitement, cet accueil froid, parfois hostile, m'arrangent, n'étant guère encline à partager quoi que ce soit avec mes semblables. La société humaine m'est encore lourde. Seule la bibliothécaire m'accueille avec chaleur, satisfaite de ma présence régulière, de mes errements à travers les rayonnages. Elle a tenté d'engager la conversation à plusieurs reprises, se servant des livres que j'emprunte comme prétexte, mais, en conservant un ton agréable et léger, j'ai toujours coupé court pour ne pas avoir à dévoiler plus que nécessaire les détails de ma vie. Je me dis que, plus tard, peut-être, je parviendrais à m'abandonner aux mots d'une conversation amicale.

Mais, plus tard, peut-être...

Je retourne rapidement et avec délectation à ma solitude peuplée d'oiseaux.

Parmi les ouvrages récupérés dans le grenier, je découvre un guide ornithologique intitulé sobrement *Les Oiseaux*, dont la couverture en tissu vert est un peu passée. Je n'y avais pas prêté attention quand je les avais sortis de la caisse et rangés sur l'étagère. C'est un livre au tirage limité, à la reliure modeste mais soignée. Il est illustré d'aquarelles délicates qui soulignent tout en nuances les détails de leur morphologie et les variations des couleurs de leurs plumages. Ils semblent se mouvoir et pépier sur les pages jaunies, défiant le temps.

Je relègue mon cahier et ses dessins approximatifs dans un tiroir et, pourvue de ce livre précieux, je m'attelle à les identifier. De nouvelles espèces sont arrivées depuis le début du printemps et se partagent les alentours avec les mésanges, les moineaux et les pinsons. Leurs mélodies s'enroulent aux limbes juvéniles des arbres et leurs ailes pigmentent l'azur de teintes bigarrées. Ils tracent des petites routes invisibles : d'une flaque d'eau à un arbuste fécond de baies, du faite du toit à un poteau de clôture, d'un hêtre à un merisier, d'une pierre abondant de lumière à une herbe grasse de soleil.

Une géographie de plumes et de becs qu'aucune carte ne recense.

Les nommer pour les connaître et les reconnaître, même si les oiseaux se fichent éperdument du nom qu'on leur a attri-

bué. Je les prononce à haute voix, avec délectation, dans un voyage syllabique aux sonorités chantantes.

Fauvette à tête noire, tarier pâtre et tarier des prés, bouvreuil pivoine, merle à plastron et merle noir, roitelet huppé, rougequeue noir et rougequeue à front blanc, sittelle torchepot, bergeronnette grise et bergeronnette des ruisseaux, gobemouche noir, grimpereau des jardins et grimpereau des bois, pouillot véloce, faucon crécerelle et faucon émerillon...

Un serin cini me pète à la figure un jaune canari dont mes yeux conservent l'éclaboussure en souvenir, jusqu'à une prochaine rencontre.

Je tisse le paysage du nom des oiseaux.

pp. 97-98